



Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

80-81 | 2000

Questions d'optiques

Introduction

Sylvain Maresca



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/3124>

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2000

Pagination : 9-20

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Sylvain Maresca, « Introduction », *Journal des anthropologues* [En ligne], 80-81 | 2000, mis en ligne le 01 juin 2001, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/3124>

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2019.

Journal des anthropologues

Introduction

Sylvain Maresca

- 1 L'image sous toutes ses formes fait l'objet d'un intérêt croissant de la part des sciences sociales. Ouvrages et numéros spéciaux de revues se multiplient depuis quelques années pour cerner ce vaste continent ou en détailler telle ou telle contrée. La bibliographie générale réunie à la fin de ce numéro en témoigne. C'est de ce phénomène nettement perceptible que nous sommes partis. Car nous voulions traiter spécifiquement des relations entre l'image et les sciences sociales.
- 2 La littérature est abondante sur l'utilisation du film par les ethnologues et secondairement par les sociologues (voir en particulier le numéro spécial que le *Journal des anthropologues* a consacré à ce thème en 1992). Par contre, la photographie est moins utilisée et encore peu étudiée, particulièrement en Europe. Alors même qu'un nombre croissant d'étudiants – véritables enfants de l'image – poussent à inclure la pratique photographique dans leur démarche de recherche, depuis le stade des observations jusqu'à l'élaboration des schèmes d'analyse. Par ailleurs, divers historiens actuels soulèvent des pans entiers du passé des sciences sociales en étudiant minutieusement ces traces d'opérations de recherche que sont notamment les photographies anciennes conservées dans les fonds institutionnels ou dans des collections privées. C'est dans ce contexte, et du fait de ce contexte, que nous avons décidé de consacrer un numéro du *Journal des anthropologues* à cette catégorie particulière d'image qu'est la photographie.
- 3 Ce n'est pas la première publication à traiter de la question en France. La littérature préexistante a pesé sur les thèmes que nous avons choisi de privilégier. Ils sont au nombre de quatre : – **historiographique** (la photographie comme trace historique) ; – **méthodologique** (la photographie comme outil de recherche) ; – **épistémologique** (la photographie comme moteur intellectuel) ;
- 4 – **anthropologique** (la photographie comme enjeu culturel et politique).

I. Constitution historique et devenir actuels de la photographie anthropologique

- 5 Les historiens relèvent que la photographie et les sciences sociales furent inventées à la même époque. Au-delà de la coïncidence des dates se profile une concordance plus profonde entre l'extension de la curiosité scientifique à des domaines encore inexplorés et la recherche de formes de représentation susceptibles de visualiser et de fixer ce nouveau regard porté sur l'Homme (voir notamment CRARY, 1994). Il n'est pas étonnant, dans ces conditions, que la photographie ait contribué pour une part importante à l'essor scientifique de l'anthropologie, même si la foi dans ses vertus de description et d'authentification s'est épuisée dès le tournant du vingtième siècle. Les historiens nous restituent les balbutiements de cette utilisation scientifique de la photographie, dont l'enjeu était alors l'affiliation de ces nouvelles disciplines au domaine de la science.
- 6 La photographie opère ici comme un double révélateur. Elle constitue une trace encore visible des objets et des terrains d'étude élus par les pionniers des sciences sociales ; au-delà de leurs théories ou de leurs discours d'autojustification, au-delà de leurs préceptes méthodologiques, elle donne à voir ce qu'ils ont fait effectivement, où ils sont allés et les données qu'ils en ont rapportées. Mais la photographie est tout sauf un reflet transparent, c'est là son second grand intérêt historiographique : les clichés réalisés ont formalisé les point de vue adoptés par les anthropologues ou les sociologues ; ils en ont conservé les parti-pris, ils permettent d'en révéler les lacunes, les angles morts. Réexaminer aujourd'hui les photographies d'hier nous permet donc d'élucider à la fois la manière de faire et la manière de voir des savants du passé. Le même regard critique peut tout aussi bien être porté sur la masse impressionnante de clichés que continuent de produire les chercheurs contemporains. En clair, l'accent mis sur ce sous-produit de l'activité de recherche qu'est la photographie soulève quantité d'interrogations paradigmatiques sur la démarche des sciences sociales, sur leur visée et leurs façons de rendre compte du réel, et resitue ces questions dans une perspective historique. Les principaux travaux de recherche menés dans ce domaine se rattachent au courant, très actif depuis les années 1980, de l'histoire et de la sociologie des sciences.
- 7 Pour autant, le souci de l'image reste premier et, de fait, les musées d'ethnologie ont souvent été le point de départ de ce renouveau historiographique : le Pitt Rivers Museum d'Oxford, la Smithsonian Institution de Washington ou le musée de l'Homme de Paris, pour n'en citer que quelques-uns. Renouveler l'approche des photographies produites par les sciences sociales est allé de pair avec le souci de reconsidérer la manière de les conserver et de les mettre en valeur. En résumé, on peut dire que, dans ces institutions, la logique documentaire – qui traitait l'image photographique comme un substitut transparent des objets ou des êtres représentés – a cédé le pas à une logique historique critique – qui resitue les photographies dans le contexte de leur production et de leur devenir ultérieur pour en faire ressortir la contingence historique et (inter-)personnelle. Dès lors, la photographie ne se classe plus comme les objets qu'elle donne à voir ; elle est susceptible d'être abordée sous des angles divers puisqu'elle documente tout autant son auteur et l'interaction spécifique nouée avec la réalité qu'il a choisi de représenter, sans compter ce qu'il est advenu de cette photographie-là dans son devenir-image anthropologique.

- 8 En outre, la photographie, telle qu'elle fut produite dans le domaine de l'anthropologie naissante, est le reflet des origines inséparablement picturales et scientifiques de ce médium. Le mouvement actuel de redécouverte des fonds photographiques à caractère anthropologique participe d'ailleurs d'un intérêt croissant pour la photographie ancienne considérée d'un point de vue historique et esthétique. Le nouveau regard porté sur ces collections engage donc une approche à la fois épistémologique des sciences sociales et historique du médium photographique.
- 9 Signalons enfin que cette conjonction d'intérêts multiples est stimulée par les nouvelles technologies de traitement de l'information, qui permettent d'allier le texte et l'image, et d'aborder les documents d'archive selon des voies multiples, grâce aux liens hypertexte. Le classement des photographies peut ainsi combiner plusieurs angles d'approche en attachant au même objet photographique, conservé physiquement dans des classeurs, plusieurs entrées virtuelles accessibles par voie informatique.
- 10 Cette approche n'est pas partagée par tous. En France, par exemple, la documentation photographique du musée national des Arts et Traditions populaires vient de publier un thesaurus informatisé, intitulé *Ethnophoto*, qui constitue l'achèvement d'une vingtaine d'années de conception et de mise en œuvre d'un classement documentaire informatisé des clichés photographiques (LOZZA & RICHARD, 1997). Ici, la photographie est appréciée encore essentiellement pour ce qu'elle donne à voir. Le fait qu'il s'agisse d'une image – c'est-à-dire d'un mode spécifique de représentation porteur de ses propres déformations –, d'un objet visuel – caractérisé par sa nature, son aspect, ses dimensions, etc. – qui a été réalisée par un auteur particulier – le photographe relayé, le cas échéant, par un tireur professionnel – et qui a été retenu, puis collectionné par une institution particulière, toute cette chaîne d'interventions et de transformations n'est guère prise en compte dans cet outil documentaire. Autant dire que le débat reste ouvert et les pratiques multiples, voire divergentes. Elles mettent en jeu des oppositions d'intérêt entre différentes fractions du milieu ethnologique, mais aussi des dissensions sur le statut de l'image. Ces dernières sont très anciennes (la querelle des images au sein de l'Eglise byzantine en a offert un exemple inégalé dès le VIII^e siècle) ; elles ont été ravivées au siècle dernier par la confusion inhérente à la photographie entre image et réalité, artifice visuel et réalisme mimétique, performance technique et ambition artistique.

II. La photographie sur le terrain

- 11 Dès qu'il a été possible de se procurer le matériel nécessaire, des gens de tout acabit se sont lancés dans la photographie et l'ont emportée aux quatre coins du monde. Il ne fallut pas attendre plus d'une quinzaine d'années après son invention en 1839 pour que des clichés de « sauvages » soient fixés sur des plaques de verre. Avec les pionniers de l'ethnographie sur le terrain, au tournant de notre siècle, la photographie s'intégra à la panoplie des outils d'observation. Depuis la démocratisation effective de la pratique amateur, à partir des années 1960, il n'est pour ainsi dire plus d'ethnologue qui n'emporte dans ses bagages un appareil photo. Bref, photographier est devenu banal sur le terrain.
- 12 Dans la plupart des cas, il n'est pas sûr que cette pratique fasse pour autant l'objet d'une réflexion particulière, qu'elle soit investie d'un objectif précis, d'une intention délibérée. Les cas d'ethnologues qui ont réalisé un ensemble significatif et explicitement construit de photographies restent rares. A l'occasion de la composition de ce numéro, nous avons

eu des échanges avec des chercheurs qui exprimaient très clairement combien cette compulsion à voir et à fixer son propre regard en images leur paraissait, certes explicable, éventuellement partageable, mais guère utile pour le travail scientifique. Jean-Paul Filiod, qui a mené une enquête sur la pratique de la photographie par les ethnologues (FILIOD, 1998), souligne qu'ils entretiennent avec elle, depuis le stade de la prise de vue jusqu'au stockage des clichés, un rapport le plus souvent « négligent », comme si, au bout du compte, cette activité était négligeable et non comptabilisable parmi leurs opérations de recherche.

- 13 Certains, néanmoins, mettent en œuvre la photographie comme un outil d'investigation à part entière, au point parfois d'organiser entièrement leur travail de terrain en fonction de son utilisation. Nous en présentons deux dans ce numéro. Il se trouve – fait significatif – que ce sont deux photographes venus à la pratique de l'ethnologie : ils ont donc importé leur mode d'expression premier dans cette « discipline de mots », pour reprendre les propos de leur illustre devancière, Margaret Mead (MEAD, 1975). Ils se situent également dans une lignée, d'origine largement américaine, revitalisée au tournant des années 1960 par John Collier Jr, autre photographe devenu ethnologue. Ce dernier a conçu ou consigné différentes méthodes d'observation mettant à profit les vertus descriptives de la photographie ou encore la capacité de ce type d'images à faire parler les gens (COLLIER, 1986). De nombreux exemples des résultats obtenus par ces méthodes sont donnés en référence dans la bibliographie générale de ce numéro.
- 14 Le point qui nous a paru le plus intéressant dans l'expérience vécue sur le terrain par ces deux ethnologues-photographes, c'est que, sensibles comme ils l'étaient à l'acte de prise de vue et à ses implications dans la vie des gens, ils en sont venus par ce biais à découvrir des aspects insoupçonnés de leur objet d'étude : les réactions à la photographie des personnes qu'ils étaient venus observer leur ont ouvert des perspectives nouvelles, leur ont suggéré des interprétations autres. C'est d'ailleurs en acceptant de se laisser prendre au jeu du photographe qu'ils ont pu y parvenir. En d'autres termes, sitôt la photographie introduite par le chercheur, puis mise au premier plan de l'interaction par ses interlocuteurs, elle facilite l'intrusion de réalités imprévues et tout à fait significatives. La photographie fonctionne ici comme un révélateur très suggestif du réel, entendu comme ce qui n'est pas pré-vu, comme ce qui résiste à la première impression tout comme aux attendus de la théorie.
- 15 Mus par un effet de génération, beaucoup de jeunes chercheurs sont très portés sur l'image. Ils veulent l'étudier, ils souhaitent l'utiliser dans leurs recherches. Derrière leur désir se profile toutefois un risque : celui d'attribuer à l'image, en particulier à la photographie, des vertus heuristiques qu'elle n'a pas forcément ou qu'elle n'est pas la seule à avoir. Dans certains cas en effet, la recherche s'affirme redevable à l'utilisation de la photographie de données ou de résultats qui n'auraient pas pu être obtenus autrement. Si le fait de réaliser des photographies induit effectivement une attention renouvelée et renforcée aux manifestations du réel, il est logique d'en retirer un surcroît de connaissances dans ces disciplines empiriques que sont les sciences sociales (ce n'est d'ailleurs pas un hasard si, de leur côté, les sciences de la nature utilisent autant l'image pour guider, conformer et fixer leurs observations). Mais il n'est pas dit qu'une observation aussi soutenue réalisée sans le secours de la photographie n'aurait pas été aussi productive. Bref, l'image est à la mode ; la photographie est attractive en particulier parce qu'elle est facile à mettre en œuvre. Mais elle ne produit pas à elle seule des bienfaits inédits. Elle atteint sa pleine productivité heuristique lorsqu'elle est mise au

service ou lorsqu'elle est synonyme d'une disponibilité complète au réel ; lorsqu'elle permet le cas échéant de voir sans savoir. C'est en cela que les chercheurs en sciences sociales pourraient, nous semble-t-il, apprendre beaucoup de ces « spécialistes de la vision » que sont les photographes (ou encore les cinéastes). C'est délibérément que nous avons voulu inscrire leur présence dans ce numéro. Cette confrontation mériterait d'être poursuivie et approfondie¹.

III. Le statut intellectuel de la photographie

- 16 Il n'y a pas d'image sans interprétation. Autant dire que, dès le stade du terrain, la pratique de la photographie, comme celle de l'ethnologie ou de la sociologie, est indissociable d'un travail de conceptualisation. Ici se pose la question du statut intellectuel qu'il est possible de donner et surtout de conserver à ces images réalisées en situation.
- 17 Dans les faits, la plupart des photos prises sur le terrain ne se retrouvent pas dans les publications finales des chercheurs. Cette disparition appelle de nombreuses explications possibles ; les considérations financières et éditoriales ne sont pas les moindres. En effet, les éditeurs de sciences sociales publient avant tout du texte écrit. Contrairement aux éditeurs de sciences de la nature, il n'est pas inscrit dans leurs habitudes, et encore moins dans leur budget, la possibilité d'illustrer les textes d'images. Vouloir le faire induit toujours un surcoût de photogravure et de mise en page mal venu. Sans compter qu'il faut se limiter dans la plupart des cas aux photographies sans droit de reproduction, puisque l'image est traitée ici comme le texte, à savoir comme une ressource gratuite. Or, l'économie de la production des études savantes, sous-tendue par le salariat de leurs auteurs (le plus souvent dans des institutions publiques), n'a rien à voir avec l'économie privée de la production photographique, dépendante du marché des droits de reproduction et, secondairement, des épreuves d'auteur. Seuls les éditeurs d'art en tiennent compte, mais justement une monographie ethnologique ou un article de sociologie, même illustrés abondamment de photographies, même portant sur la photographie, ne sauraient passer pour des publications artistiques. Ces contraintes éditoriales sont accrues par la baisse tendancielle des tirages dans les publications de sciences sociales.
- 18 Toutefois, elles n'expliquent pas tout. D'abord, dans ce domaine, les chercheurs publient généralement leurs propres photographies, donc sans droits de reproduction. Et surtout, s'ils en publient si peu, c'est parce que la plupart les écartent d'eux-mêmes avant le stade de la publication. Omniprésente sur le terrain en tant que pratique, la photographie en tant qu'image s'efface au profit du texte au cours du travail d'élaboration du produit fini de la recherche, l'article ou la monographie savante. Même ceux qui lui accordent une réelle importance opératoire ne lui reconnaissent pour autant qu'un statut intellectuel provisoire, celui d'un vecteur conduisant aux idées. « La photographie bien complète, fouillée comme ça, c'est utile pour la recherche, explique un ethnologue interrogé par Jean-Paul Filiod ; il faut que je comprenne ce qui se passe sur cette photographie, tous les éléments. Mais une fois que j'ai compris, je ne vais pas la restituer comme ça, elle va être triée, réorganisée – on doit gommer des choses qui n'ont pas de place là et ne garder que ce qui structure vraiment. C'est ça l'idée » (FILIOD, 1998 : 60). Le caractère platonicien de cette posture transparaît tout particulièrement dans le basculement du « je » initial, subjectif et tâtonnant, au « on » final, expression impersonnelle d'un surmoi intellectuel

assuré ; la référence philosophique est évidente, même (et surtout si elle est) inconsciente, dans la conclusion : « C'est ça l'idée ». Autrement dit, ce qui importe, c'est l'idée, c'est d'atteindre l'idée, étant entendu que le réel, la matière des observations, ne pourra que s'effacer devant l'idée et qu'au besoin, on en « gommara » ce qui ne saurait prendre place dans l'univers intellectuel ordonné par l'idée.

- 19 Ici, plus qu'ailleurs, il serait indispensable de regarder comment procèdent pratiquement les sciences de la nature qui, elles, n'ont pas cette prévention contre l'image. Bien au contraire, elles l'ont complètement intégrée à leur protocole opérationnel, puisant leur force dans un va-et-vient permanent entre les hypothèses et leur mise à l'épreuve par les faits. Mais il est vrai que les sciences de la nature progressent par la réfutation de leurs erreurs, quand les sciences sociales recherchent plus souvent la confirmation de leurs théories. Aux premières, l'empreinte visuelle des phénomènes sert de garde-fou ; pour les secondes, même les plus éprises de neutralité axiologique, l'image encombre l'idée de détails jugés inutiles ou trompeurs.
- 20 On comprend mieux, dans ces conditions, que le film soit devenu le registre visuel de prédilection dans les sciences sociales. Le film se construit ailleurs que le texte, autrement et, le plus souvent, pour un autre public. Du fait de sa différence radicale de support, il ne cherche pas, comme la photographie, à s'immiscer dans le texte savant, cette citadelle imprenable. Le film assume aussi plus clairement la part de fiction inhérente à toute mise en image (comme d'ailleurs à toute mise en texte, mais ce n'est pas forcément aussi visible). Alors qu'il ressort des albums photographiques étudiés dans ce numéro que l'image fixe publiée à des fins ethnologiques ne se départit jamais d'une construction journalistique, de formes esthétiques plus ou moins voulues, d'effets de réel difficilement départageables, sans compter les sens rajoutés par la mise en série des clichés ou leur intégration dans des collections. Peut-être les supports de publication multimédias ouvriront-ils de nouvelles manières d'articuler l'image et le texte, et offriront-ils de la sorte une alternative au clivage actuel entre l'image en dehors du texte et le texte toujours sans images. Certains chercheurs ont déjà commencé à élaborer des cd-rom et, ce faisant, à réfléchir sur cette nouvelle économie multiforme des données comme des analyses en sciences sociales (voir notamment le cd-rom réalisé par Joël ZAFFRAN, 1995a, et le récent numéro spécial de XOANA, 1999).
- 21 Comme il ressortait déjà du travail des historiens, la réflexion sur le statut intellectuel de la photographie conduit à s'interroger tout bonnement sur le statut intellectuel de ces dites « sciences » du social. Beaucoup de chercheurs le font d'ailleurs sans forcément aborder cette problématique de front : leur discours pour ou contre l'image, qu'il s'agisse de la photographie ou du film, est souvent un prétexte pour affirmer en creux ce que devrait être la démarche des sciences sociales (FILIOD, 1998 ; MIKLES, 1998). Chez ceux qui, en revanche, posent ces questions explicitement, la réflexion peut s'inscrire directement dans le courant critique du post-modernisme ou simplement participer d'un effort de lucidité jugé nécessaire au renouvellement de ces disciplines. De même qu'on ne peut plus photographier les gens comme auparavant, les « primitifs » comme les autres, de même ne peut-on plus les étudier comme on l'a fait jusque-là. Ce qui résiste à l'analyse dans toute photographie renvoie à ce qui résiste à l'analyse dans toute situation sociale.
- 22 En outre, la photographie ouvre de nouvelles perspectives intellectuelles dans la mesure où elle devient à son tour un objet d'étude anthropologique ou sociologique. La pratique photographique est à présent répandue partout à travers le monde. Des cultures très différentes s'en sont emparées pour en faire des usages spécifiques, résultant d'une

combinaison passablement complexe entre leurs traits traditionnels et les attendus culturels inscrits dans ce pur produit de la modernité occidentale. A travers cette étude des usages de la photographie s'enrichit une ethnologie des mutations contemporaines des sociétés du Sud, désormais plus urbaines que rurales, et définitivement aux prises avec l'influence du Nord.

IV. La photographie et l'Autre : controverses passées et présentes

- 23 L'intrusion de la photographie dans les cultures non occidentales a une histoire, faite le plus souvent de manipulations, de soumissions, voire de violences de la part des Occidentaux. Nous avons souhaité clore ce numéro en donnant des aperçus sur les conflits ou les controverses soulevés dans le passé et encore aujourd'hui par le fait de photographier les populations locales de la façon dont on les a photographiées à des fins d'asservissement colonial ou d'étude savante. Car la photographie anthropologique a servi à tout : à constituer des événements autour d'indigènes exposés au public comme des attractions populaires ; à compléter le tableau anthropométrique des « types humains » ; à répertorier la diversité tribale, à formaliser des divisions raciales en vue d'installer une administration coloniale ; à donner l'image valorisante ou exotique d'une population en occultant la part de ses fractions ethniquement et culturellement dépréciées ; et bien sûr à enrichir des monographies ethnologiques menées avec minutie et rigueur intellectuelle.
- 24 Aujourd'hui, la capacité de résistance des « indigènes » s'est accrue, si bien que beaucoup s'inscrivent en faux contre l'image qui a été donnée d'eux par le passé ; certains en viennent même à affirmer leur droit sur l'image en interdisant désormais qu'on les photographie. Nous assistons ainsi à une sorte de retour du refoulé historique. La photographie se trouve au cœur de ces nouvelles controverses précisément parce qu'elle a été beaucoup plus vite accessible que les textes savants aux populations concernées. Quand on voit combien d'« indigènes » d'un pôle à l'autre possèdent dans leurs biens familiaux des clichés de leurs ancêtres photographiés par des anthropologues depuis le siècle dernier, on mesure à quel point ce type d'images a pu peser sur leur propre identité culturelle et pourquoi elle se trouve au cœur de leur réaction d'aujourd'hui. Prendre des photographies est devenu difficile de nos jours : c'est un signe ô combien révélateur que le regard porté sur l'Autre est une affaire délicate. Il l'a toujours été, mais la domination politique des Occidentaux a longtemps permis de l'ignorer. Là encore, de par les résistances que soulève désormais son utilisation, la photographie désigne quelques-uns des défis intellectuels et éthiques que doivent relever les sciences sociales d'aujourd'hui.
- 25 Nous avons voulu que ce numéro spécial puisse servir d'outil aux étudiants et chercheurs en leur fournissant des pistes d'approfondissement. C'est pourquoi il se termine par une volumineuse bibliographie. Celle-ci rassemble d'une part les références récurrentes d'un article à l'autre. Nous les avons complétées par celles qui avaient trait directement aux thèmes directeurs du numéro. On trouvera donc dans cette bibliographie mention de quantité d'articles et de textes non cités par les auteurs, mais qu'ils nous ont recommandés ou qui nous semblaient importants à signaler. Nous remercions tout particulièrement pour leur contribution Jean-Paul Filiod, Johanna Scherer et Jean-François Werner.

26 Dans chaque article de ce numéro apparaît un double registre de références bibliographiques :

- dans les notes en bas de pages figurent en toutes lettres celles qui se rapportent directement au terrain, à l'objet de recherche en question : elles signalent les textes qui fournissent les informations requises pour mieux comprendre la situation locale ;
 - dans le corps de l'article, voire dans certaines notes, d'autres références sont signalées entre parenthèses par le nom de l'auteur ou des auteurs, écrit(s) en majuscules, assorti(s) de la date de parution : celles-ci renvoient à la bibliographie générale, organisée selon les mêmes grands thèmes que le numéro ;
 - il se peut toutefois qu'il faille explorer plusieurs parties de la bibliographie pour trouver une référence : lorsqu'un auteur qui traite, par exemple, de la photographie sur le terrain, cite un texte de portée historique, ce dernier a été classé dans la partie historiographique. Mais ce léger inconvénient peut se transformer en avantage : en effet, cette recherche offrira au lecteur l'opportunité de découvrir beaucoup d'autres références intéressantes. Enrichir et élargir sa curiosité est précisément l'objectif de cette bibliographie extensive, qui peut s'aborder indépendamment du reste du numéro.
-

NOTES

1. C'était par exemple l'objectif déclaré des rencontres organisées en avril dernier par le conservatoire du Patrimoine ethnologique de Haute-Provence de Salagon en préparation de la seconde Biennale « Photographie et Ethnologie ». Voir notamment Maresca S., 1999. « Confrontation des regards ou simple illusion d'optique ? Pour un rapprochement entre la démarche des photographes documentaires et celle des ethnologues », à paraître dans les Actes de ces rencontres.

AUTEUR

SYLVAIN MARESCA

Université de Nantes